

laissé deux enfants que j'avais fait éloigner de la mère, afin de la laisser seule à son malheur. Après la mort de son époux, elle voulut avoir ses deux enfants, mais j'avais juré qu'elle mourrait sans les embrasser. J'aimais encore à la voir. Je ne passais pas un seul jour sans la voir, d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'était plus avec la douce passion de mes dix-huit années ; c'était avec la rage et la voracité d'un tigre qui se repaît de sa victime. J'aimais à voir maigrir ses traits, à suivre chaque jour l'effet physique de ses souffrances. Je la fis partir pour chercher ses enfants. Je lui écrivais sous leurs noms et je la faisais courir de côté et d'autre, en dépit des difficultés, des intempéries et des dangers. Pendant six ans, elle courut de la sorte ; et au moment où elle croyait trouver ses enfants ; c'était toujours un nouveau malheur que je lui suscitais. Enfin elle ne put tenir davantage contre cette multiplicité de catastrophes et d'infortunes. En 1840, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la tint au lit jusqu'à sa mort, c'est à dire pendant trois ans. Elle avait conservé de moi un anneau que j'avais aussi juré de recouvrer. Elle mourut enfin dans toutes les tortures de la vie humaine. Ses deux filles n'ont jamais connu leur mère, non plus que leur père. L'aînée est maintenant âgée de douze ans et l'autre de dix. Puisque vous connaissez leur histoire, je pourrai vous les faire voir : elles sont maintenant à Québec. Ma vengeance n'était pas encore terminée. Ma seconde victime étant morte, j'offris à une société d'étudiants en médecine de leur fournir un sujet, s'ils voulaient m'aider. Je l'enlevai de sa tombe, je pris son cœur et le doigt qui portait l'anneau que je lui avais donné. Je viens de terminer l'opération, qui m'a mis en possession de son cœur et du doigt qui portait l'anneau, don de mes premiers amours. Ainsi donc, je suis vengé. Elle m'avait percé le cœur, je le lui ai rendu. Si jamais vous aimez, puissiez vous n'entendre pas la bouche d'une femme vous dire :

“ Je ne t'aime pas. ”

—A la santé de madame et bonjour. ”

Il avait sorti de sa poche un autre petit vase qui contenait le doigt et l'anneau ; il les reprit tous les deux, et ferma la porte en sifflant son *God save the Queen*.

Je le revis le lendemain et j'allai avec lui

visiter les deux rejetons de cette malheureuse union, . . . deux anges de beautés de candeur et d'innocence.

J. D.

Québec, 18 novembre 1844.

—000—

LA

FRANÇOISE MATHURIN.

I

LE ROCHER DE SAINT-MALO.

Pour être illustre en tous lieux, Saint-Malo n'aurait pas eu besoin des noms de ses enfants fameux.—Duguay-Trouin, Lamennais, Châteaubriand, Broussais.—Il lui eût suffi de la gloire qu'ont bien voulu répandre sur elle M. Du Mollet et Mlle Puget. On comprend mal la chanson populaire de *Bon voyage*, et la chanson vulgaire et maniérée de *Mon rocher de Saint-Malo*, quand on a devant soi cette ville originale et grave, assise sur le roc, ceinte de murs formidables, au-dessus desquels s'élève en étages bizarres la masse solide de ses édifices que couronne le dôme sombre de son clocher : en face d'elle, sur la terre ferme, par delà une grande grève hérissée de roches, est couchée Saint-Servan, sa sœur jumelle. Cette grève, qui depuis quelques années a été changée en un bassin à flot, était encore, en 182 . . . , parcourue en tous sens, à marée basse, par de méchantes carrioles faisant le service des deux villes ; quelques heures après, la mer montant avec une vitesse toute fougueuse, livrait aux bateaux le trajet de Saint-Malo à Saint-Servan, et permettait aux grands navires d'arrivage d'entrer à pleines voiles et de jeter l'ancre sous le flot profond, puis, se retirant, elle couchait peu à peu leur flanc rebondi sur un fond de sable résistant. Avec cette disposition des deux villes, on peut juger des aspects variés qu'elles recevaient de tous les accidents de mer calme ou bien houleuse ; de pleine lune, ou de nuages chassant sous le vent ; de sables arides, ou de flaques d'eau miroitant sous la lumière. Une chaussée, du nom d'Aron, joint l'île de Saint-Malo à la terre ferme : dans les temps orageux, les barques n'osant s'aventurer dans le petit trajet des deux villes, on est obligé de prendre le chemin d'Aron, ce qui quadruple la distance, et l'on s'avance au milieu de la chaussée sur la-